

De retour de Rio

Quelques contextualisations historiques, institutionnelles et sémantiques d'abord

Anne Joos, Marc Estenne et Claude Jamart se sont rendus début septembre 2019 à Rio pour une semaine de travail à l'invitation de Juliana Castro, psychanalyste à Rio et membre de l'Ali, et de ses collègues du Groupe "Corps et Finitude" (Corpo e Finitude) qui se tient depuis quelques années déjà à l'Institut National du Cancer (Inca) à Rio. L'Inca est un grand hôpital universitaire de cancérologie comprenant tous les services en lien avec la prévention et le traitement des différentes formes de cancer, et il exerce également une fonction de centre de référence en édictant les procédures nationales de soins de cancérologie pour tout le Brésil.

Le programme de cette semaine de travail avait été élaboré conjointement et comprenaient outre trois conférences publiques, du travail en petits groupes orienté par des échanges cliniques, toutes activités qui étaient reprises sous le thème général de l'équivocité du mot chronique : « Cancer : maladie chronique, chronique d'une maladie (Câncer:Dor Cronica /Chronica da Dor). Cette proposition de travail trouvait son origine dans des rencontres biannuelles déjà anciennes en Belgique (lors des séminaires d'été et d'hiver de l'ALI), rencontres qui se sont institutionnalisées l'an dernier en un cartel international Brésil-Belgique « Corps et Finitude » à l'Ali. Depuis deux ans déjà, ce cartel se réunit deux fois par an à Bruxelles pour quelques jours de travail, échange entretiens des écrits, des questionnements, et travaille sur des questions cliniques et théoriques en lien avec la maladie somatique et la psychanalyse. Le thème de travail actuel repose sur cette question : "*Qu'est ce qu'un corps ?*"...question qui déborde largement le cadre hospitalier et la maladie cancéreuse pour concerner le champ analytique en son entier.

Le groupe "Corps et Finitude" de Rio comprend des soignants de l'Inca, appartenant à différentes catégories professionnelle, ainsi que des psychanalystes qui hier encore se retrouvaient presque tous au sein du Groupe "Tempo Freudiano" qui était lié à l'Ali par son membre fondateur Antonio Carlos Rochas. Quelques uns des autres psychanalystes participant également au travail de "Corps et Finitude" à l'Inca appartenaient à d'autres associations analytiques.

Aujourd'hui, en raison d'une importante crise institutionnelle à "Tempo Freudiano", ce sont les analystes qui l'ont quitté, dont son fondateur, qui continuent de participer au travail du Groupe "Corps et Finitude" à l'Inca. Ces analystes constituent incontestablement un véritable groupe analytique et ce même s'ils sont actuellement en quelque sorte "sans lieu institutionnel et sans autre nom que celui de la psychanalyse". Ce groupe analytique est également en étroite collaboration de travail, notamment en matière de traduction de textes, avec le groupe analytique de Maranhão(Associao Escola de Psicanalise do Maranhão) du Nord du Brésil, groupe qui était largement représenté lors de ces journées. Avant toute rencontre, nous savions déjà avoir en commun d'avoir nous aussi dû affronter une crise, celle de l'Association Freudienne de Belgique (AFB),en résonance avec celle de l'Ali.

Le groupe "Corps et Finitude" à Rio bien qu'en milieu hospitalier, donc strictement médical et scientifique, affiche depuis sa création sa référence psychanalytique en ce que sa nomination s'origine dans un très court texte de Freud de novembre 1915 "*Vergänglichkeit*". Ce texte paraît en 1916 dans un ouvrage collectif édité par le Berliner Goethebund (Association Goethe de Berlin) dont le thème unique était le devenir des pays germanique et la visée de fournir des fonds à la

reconstruction de la Prusse-Orientale. " *Vergänglichkeit* » à fait l'objet de différentes et successives traductions françaises qui renvoient à des horizons sémantiques forts différents : " *Fugitivité* " (1956 M. Bonaparte), " *L'Ephémère* " (1981 F. Lévy), " *Ephémère destinée* " (1984 J. Altounian). Et pas de synthèse possible à attendre de la traduction anglaise en ce qu'elle nous envoie elle aussi dans une autre direction : " *On Transcience* ".

De la traduction obligée

Ainsi la tâche des traducteurs qui rétablissent les conditions de l'échange, autant que celle des poètes dont le pouvoir est d'aller au plus près de la langue universelle, sont elles devenues essentielles. J.C. Duclos

Préface de "Traduire comme transhumer"

Mireille Gansel ¹

Les rencontres à Rio se sont faites évidemment sous le signe de la traduction obligée, notre choix s'étant porté sur une traduction directe, et nous nous sommes rapidement aperçus que c'était elle qui allait imprimer le mouvement aux échanges, imposer son rythme propre, rappeler l'impossible à dire, et présentifier l'altérité dans son dispositif même. Déjà en amont, au temps de l'écriture des textes pour les conférences que nous devions envoyer au préalable au traducteur, cette perspective de la traduction avait imposé ses contraintes : pas de style trop allusif, ambigu ou hermétique, pas de phrases trop longues, avec trop de subordonnés, pas de vocabulaire d'initiés, et déjà cette obligation d'y plier en partie son rythme propre. Il allait falloir aller au pas de l'autre, de la parole de l'autre, l'autre-traducteur d'abord, l'autre-auditeur ensuite, et ce sans perdre la fluidité et la musicalité de son propos, il allait falloir aussi incliner son pas propre pour que rencontre il puisse y avoir. De l'écart, de la perte certes, mais surtout un autre rythme pour la rencontre s'annonçait.

Au Brésil, on ne parle pas brésilien, on parle portugais, même si se précise qu'il y a un écart entre le portugais d'ici, et le portugais de là : celui de l'Europe. En Belgique, on parle le français ("le" indiquant déjà un écart d'avec la France où l'on parle français), et les uns et les autres nous avons tenté de parler anglais plus ou moins habilement. Nous n'avions donc pas d'illusion à avoir au sujet d'une langue commune en partage, mais étions sous le coup du rappel constant de l'altérité, sous cette forme non seulement de « l'opacité de l'autre », mais aussi de la sienne propre. Et ce dans une expérience subjective renvoyant par certains aspects à l'espace "poly" du rêve, et confinant par moments à une certaine dépersonnalisation, un certain sentiment dont Freud a parlé dans son texte " *Das Unheimlich* ". Ici aussi la traduction française fait des siennes : " *Inquiétante étrangeté* ", " *L'Etrange* ", " *L'Inquiétant* "... et nous rappelle qu'il y a de l'impossible à traduire.

En de très curieux et multiples dédoublements d'espace, de temps et de langues, je parle et je m'entends parler en français, ensuite venant d'un autre lieu, d'une autre voix, d'un autre corps qui est là juste à côté de moi, j'entends mon texte respirer autrement et me revenir par la voix, la parole, le rythme et la langue étrangère d'Alberto Soares le traducteur. Autre rythme... rythme autre... Mais alors où donc est-il le lieu du sujet dans cet espace multi-dédouble?

¹ Mireille Gansel, *Traduire comme transhumer*, Collection Sillages, Ed. Calligrammes, 2012

Ce dispositif de parole nous a contraint à de constantes traversées de frontières linguistiques, nous a entraîné dans des discussions parfois serrés quant au sens et à l'essence des mots, et nous a fait nous cogner à la butée, inéluctable, des intraduisibles. Je pense à la traduction d'*Hilflosigkeit* qui nous a beaucoup occupé. En français c'est *la détresse* et en portugais j'ai entendu que c'est *desemparedado* et dont je ne sais pas s'il s'agit d'un substantif. En français, *être désespéré* existe, mais n'a pas la même profondeur radicale et extrême que celle de *la détresse*. Ce n'est pas un hasard que ce soit *Hilflosigkeit* qui ait retenu notre attention...sans doute trop de résonance pour chacun d'entre nous, le champ de la cancérologie nous exposant plus que d'autres cliniques à cette expérience archaïque, mais je suis convaincue aussi que les remous institutionnels auxquels nous venions de faire face les uns et les autres ne soient pas susceptibles de réveiller cette vulnérabilité propre à l'humain: Une *Hilflosigkeit* collective, institutionnelle? ...cela existe-t-il? Si oui, alors sur quels "*Nebenmensch*" compter?

Dans "*Création et schizophrénie*"² Jean Oury nous rappelle que le glissement sémantique vers la nominalisation qui est largement répandu dans les langues indo-européennes fait que "*tout ce qui est dynamique, actif, a tendance à se concrétiser dans un nom*". Ainsi de la traduction de "*Gestaltung*" en "*la forme*", alors qu'il s'agit de "*la mise en forme*", nominalisation qui lui fait perdre toute idée dynamique de travail inconscient entre la figure et le fond, toute idée de processus, toute idée d'automouvement de l'espace et du temps, toute idée d'action et de création, tout rapport au rythme. Je dois à la lecture de Jean Oury qui reconnaît sa dette intellectuelle à la phénoménologie ainsi qu'à Henry Maldiney d'avoir commencé à m'intéresser à la question du rythme. J'en dirai quelques mots en m'appuyant sur certains de leurs textes ainsi que sur ceux de Pierre Sauvanet.³

De "la crise", de ses modalités, de ses effets

Crise et création sont les discriminants de l'existence comme telle. Elles seules peuvent en éclairer le sens propre. Crise et création ont partie liée: elles sont articulées l'une à l'autre de l'intérieur de chacune.

"*Existence: crise et création*" de Henry Maldiney⁴

Encore à Rio Anne Joos, Marc Estenne et moi avons convenu qu'à notre retour à Bruxelles nous tenterions d'en écrire quelque chose de ce qui s'était passé pour chacun d'entre nous dans la rencontre avec nos collègues brésiliens: parce que rencontre il y a eu, et qu'elle a fait pour nous événement. Et que la qualité, la simplicité, la bienveillance dans l'écoute de l'autre, le tissage des paroles, la fluidité des échanges,...nous avait fait penser que ce serait bien si nous pouvions, après réflexion, apporter quelques graines brésiliennes de cela à l'AFB. Voici ce que j'ai retenu de ce que nous nous étions dit alors: Anne Joos disait "*avoir rencontré une psychanalyse vivante*", Marc

² Jean Oury, *Création et schizophrénie*, Ed. Galilée 1989. On lira les trois premiers séminaires. Pour commencer...

³ Pierre Sauvanet, *La question du rythme dans l'œuvre d'Henry Maldiney: approche et discussion*, in Maldiney une singulière présence, Encre Marine, Ed Les Belles Lettres 2004,

⁴ Henry Maldiney, *Existence, Crise et création* in *Maldiney: une singulière présence*, Encre Marine, Ed. Les Belles Lettres, 2004

Estenne disait avoir été très touché par "*la co-construction des échanges de paroles et par l'entre-deux qui permettait qu'une place de parole soit reconnue à chacun*". Et pour ma part, je ne pouvais que reconnaître " ".

Nous avons évoqués nos modalités habituelles et lacaniennes de lecture : place de l'au-moins-un, verticalité et horizontalité, rapport entre le tout et le pas-tout, le Un et l'Autre , les Uns ... Mais de retour à Bruxelles et dans le second temps de l'écriture et de son trajet , conduite sans doute par ces questions de traduction, c'est un tout autre cheminement qui s'est ouvert pour moi et qui m'oblige à reprendre les écrits de Maldiney au sujet du rythme et me tenir à ce fil que je reconnais comme mien. Sans doute pour moi le rythme à partie liée avec mon enfance africaine: le son du tam-tam venant de l'horizon lointain, et les vibrations dans mon corps d'enfant provoquées par les pieds nus, noirs, scandant le chant rythmé qui soutenait l'effort de la corde tirée pour faire traverser le fleuve au bac.

Au commencement était le rythme ⁵

Pour Henry Maldiney le rythme est un "concept" philosophique. Les guillemets sont là pour faire entendre que le rythme est antinomique du concept. Il n'est pas de l'ordre du linguistique, n'est ni nommable, ni concevable. Le rythme n'est pas un mode de représentation mais un mode de présence. Le rythme est existentiel.

Pour faire entendre la différence entre cadence et rythme, Maldiney convoque deux images opposées : le tic-tac et la vague. Le tic-tac est une mesure, fonctionnant par intervalles réguliers, c'est une *Gestalt*, une forme. La vague quant à elle, est toujours en formation, c'est une *Gestaltung*, une mise en forme et en automouvement, vivant en quelque sorte sur la crête d'elle-même et renaissant sans cesse de ses propres failles. La formation d'une forme est une mutation de l'espace-temps et le rythme donne à la forme un caractère résolument fluide. Marguerite Duras parle d'écrire à la crête des mots. Cadence et rythme peuvent s'unir, mais en se contredisant: il faut que le rythme brise la cadence pour être "sur les décombres de sa régularité". Le *rythme se donne sous la forme synthétique d'une continuité , tout en étant constitué d'éléments que l'on peut analyser comme étant discontinus* La perception d'un rythme est une rythmisation de la perception.

Rien n'est antérieur au rythme, car il se déploie dans l'instant. Rien n'est extérieur au rythme, car il n'est pas une mesure. Présent à lui , nous nous découvrons présent à nous. Ce qui se joue dans le rythme , c'est la position du sujet et son déplacement , son décentrement. Le rythme, c'est l'entrelacement perpétuel de la limite et de l'illimitée et le destin du rythme se joue entre ces deux extrêmes qui jouent de telle manière que "*l'un au travers de l'autre se dépasse dans ce qui de soi n'est ni indéterminé, ni déterminé à savoir le rythme même*"⁶. La mesure introduit la limite dans l'illimité. Il y a une dimension vitale du rythme. La respiration, où plutôt le souffle, nous relie à la vie: les relations du rythme et du souffle, c'est le mouvement de la vie.

Quant au corps...est-il autre chose que rythme? L'existence des multiples rythmes organiques sur lesquels vont s'étayer les temporalités psychiques, n'est ce pas le corps même?

⁵ Le texte qui suit, et qu'il faut considérer comme "*un site d'émergence*", réunit mes lectures de Jean Oury, d'Henry Maldiney, et de Pierre Sauvenet au sujet du rythme. Je laisse la question de la dimension pathique ainsi que celle du vide fondateur, pour une prochaine synthèse qui nécessite mon rythme propre pour advenir

⁶ Henry Maldiney, *Art et Pathologie*, Conférence prononcée à Louvain la Neuve en 1970

Un groupe analytique sans lieu ni nom, sinon celui de la psychanalyse

"Son nom d'avant"⁷ était "Tempo Freudiano".

Je ne sais évidemment pas quelle a été l'expérience de chacun et de chacune en ces temps de traversée tumultueuse du vide. Tumulueuse...oui ce mot est juste, il y a une dimension "tueuse" dans la crise. Non seulement parfois des uns et des autres, mais la création d'une autre *Gestaltung* nécessite cette mise à mort des rythmes anciens, des formes anciennes. Là, se rencontre la séparation à laquelle consentir. **La vague noue/conjoint vie et mort**

De cette rencontre à Rio avec nos collègues analystes, je peux penser que chacun a dû accepter de perdre, pour ne pas se perdre. Perdre peut-être pas tout, mais beaucoup, et douloureusement. Cela donne une vulnérabilité sensible, une pauvreté, un dénuement digne qui permet de créer à nouveau. Est cela qui les rassemble, ce rythme neuf de vie émergente? Cela me fait penser évidemment à ce que j'écrivais jadis, en mes premiers temps en cancérologie, du texte de Maurice Blanchot: *La parole prophétique*⁸. "*Quand tout est impossible, quand l'avenir, livré au feu brûle, quand il n'y a plus de séjour qu'au pays de minuit, alors la parole prophétique qui dit l'avenir impossible, dit aussi le "Pourtant" qui brise l'impossible et restaure le temps*" Sans doute je peux penser qu'ils ont su dire chacun et chacune, et ensemble, ce "Pourtant". Est cela qui aussi permette l'accueil de l'autre? Qui a permis l'accueil, ouvert à l'Ouvert, des étrangers que nous étions Marc Estenne, Anne Joos et moi?

Sans doute je peux penser aussi qu'il y a une certaine position subjective de chacun et chacune, et une attitude collective, et qui m'a fait penser à ce que Jean Oury dit du mot "*Gelassenheit*".

"En 1971, dans un article de l'Encyclopédie de Psychiatrie, je m'étais amusé à recommander une "vertu" à ceux qui travaillent dans le champ psychiatrique: ce que Heidegger appelle "Gelassenheit". Pratiquement, c'est de pouvoir s'occuper des gens sans les gêner, sans les tourmenter. C'est la chose la plus difficile qui soit, même avec les meilleures intentions. Cela ne veut pas dire qu'il faut laisser faire n'importe quoi. Jean Beaufret propose l'ensemble de trois expressions pour la traduction de ce terme: la sérénité, la quiétude, et "la désinvolture de l'être". Sur le plan pratique, cela correspond à une autre notion, extraite de Masud Khan: la jachère⁹ Une séance d'analyse cela devrait être une "jachère" et non "une friche". La jachère, c'est la terre travaillée, laissée au soleil, à la pluie; pas de mauvaises herbes là-dedans. Chaque séance d'analyse devrait être une nouvelle jachère...

Est ce cela qui permettrait aux graines brésiliennes de pousser à Bruxelles?

Claude Jamart

Décembre 2019

⁷ *Son nom d'avant* est le titre d'un roman d'Hélène Lenoir qui m'est revenu en mémoire durant l'écriture de ce texte

⁸ Claude Jamart, *Cancer, maladie chronique ou chronique d'une maladie?* 35 ième Congrès de la Société Française de Psycho-oncologie, Nancy 14-16 novembre 2018

⁹ Masud Khan, *Etre en jachère*, in *Passion, solitude et folie*, Ed. Gallimard 1983